
HENRY DE MONTHERLANT

Ce jeune homme au menton volontaire, aux yeux magnifiques de louveteau, assez timide et farouche, à la parole brève, venait de publier *La Relève du matin*. Je lui rendis visite au petit hôtel de Neuilly où il habitait avec ses parents. Bientôt, après avoir écrit *Le Songe*, livre marqué par l'influence de d'Annunzio, de Barrès aussi, maître incontesté de sa génération, il décanta son abondance lyrique.

Je suis fier d'avoir deviné, pressenti et annoncé en Amérique Latine, l'assomption d'un futur maître de la littérature française. Nourri d'une parfaite culture classique, grecque et latine, il professait comme Loti une sorte de dédain pour ses prédécesseurs de la France du XIX^e. Lorsque je lui citais Hugo, Lamartine, Baudelaire, Musset que mon adolescence avide lisait dans une sierra du Pérou, il semblait ne pas les connaître ou du moins ne pas les adopter avec cette ferveur qui était la mienne.

Bientôt nous fûmes liés. Nous fréquentâmes la Bibliothèque nationale où tant de « nègres », le nez chevauché de doubles lunettes, prenaient des notes pour les livres des grands patrons qu'eux, les galériens, n'allaient pas signer. Montherlant amorçait alors une série de lectures et d'annotations, prémices d'une culture universelle, tandis que moi-même je voulais écrire un livre sur l'« Enfer » de la Nationale pour étudier l'amour à travers les âges. Le charmant conservateur à favoris arrêtait parfois mon travail en me disant d'un air sévère :

— Nous ne pouvons pas favoriser certaines curiosités *bénévoles*.

Vers midi, nous allions déjeuner au bistrot du coin. Parfois, je l'accompagnais chez un antiquaire voisin où il achetait une tête romaine ou certaine statue de scribe agenouillé qu'il caressait d'une main amoureuse. En attendant la réouverture de la salle de lecture, nous nous promenions sur les durs pavés de la cour en devisant sur tout... sur l'amour, ses embûches et ses

défaites. On le disait très amoureux d'une championne olympique mais le misanthrope commençait à poindre chez lui. Il ne s'offusquera pas sans doute si je rappelle le jour où, ayant loué sous un nom d'emprunt une garçonnière près de la Motte-Picquet, il m'invita pour me présenter quelques jeunes filles peu farouches, qui buvaient le porto de cinq heures avec une parfaite décence.

Bientôt *Le Voyageur traqué* s'annonça. Comme Barrès et Mérimée, Montherlant possédait une sorte de prescience de l'Espagne. Et à l'instar des Corneille et des Racine du Grand Siècle pillant les grands dramaturges de la Péninsule par une sorte de bonne prise, Montherlant, qui n'avait guère que quelques notions d'espagnol, ressentait un penchant très castillan pour la fuite en avant. Comme aux grandes époques de la conquête, il parcourait la Péninsule — ce voyageur solitaire qui n'était qu'assez peu un diable. Certes, il aurait pu, comme sainte Thérèse, fonder un couvent et, comme Loyola, un ordre militaire. Il tenait du conquistador, du soldat et du mystique. Une France vouée, selon lui « à la belote et à Tino Rossi » n'était pas selon son cœur ardent, un peu revêché, quasi janséniste. Installé à Alger pour poursuivre en paix son œuvre, il me disait, lors de ses retours à Paris, son dégoût de ces militaires qui traînaient dans les cafés de la ville avec une ostentation maladroite, avec un laisser-aller de reîtres. Il vitupérait ces mauvais exemples des « colonisateurs » et ce manque d'esprit civique qui semblait le lot de la troisième République, et devait être, d'après Montherlant, à l'origine de la défaite.

Lui, il se dépeignait en souriant, assis à son balcon, coiffé d'un chapeau de planteur, écrivant à longueur de journée, romans, poésies, essais critiques. On n'avait pas le droit de lui écrire chez lui et beaucoup de lettres, miennes ou siennes, s'égarèrent à la poste restante. Le premier devoir d'amitié que Montherlant a codifié, c'est de ne pas se mêler des affaires intimes des autres. Je respectais cette bizarrerie. Bientôt il allait donner une première preuve éclatante de son patriotisme. Auteur de cet admirable livre *La Rose des Sables*, vision exacte de l'Algérie ancienne et moderne, il ne voulut pas étaler les défauts de la colonisation française, oubliant volontiers le mot de Lyautey : « On ne conquiert pas avec des moines ». Le passé de mon pays était là pour me le prouver. Avec cette délicatesse dont il nous donnait tant d'exemples, il publia à ses frais son roman, sous un pseudonyme. Le Montherlant singulier se révéla alors à moi tout entier : l'édi-

tion limitée à une soixantaine d'exemplaires, il ne la distribua pas. Un exemplaire pour le consul au Havre que j'étais alors, un autre pour le ministère des Affaires étrangères de mon pays, et tout le reste dans ses coffres d'Angleterre ou de la Banque de France afin que le livre restât pour l'avenir.

Comme un pommier à l'automne, il continuait de produire, venait de temps en temps à Paris et ne fréquentait que de rares amis. Assez difficile dans le choix de ses compagnons, il se méfiait de la H.I.P. (Haute intellectualité parisienne), comme il écrivait en parlant de mes livres. Mon *Eloge de Montherlant* me valut quelques rebuffades de la critique, dans ce Paris admirable et capricieux qui, comme le Sphinx d'Égypte, est toujours prêt à vous dévorer si vous n'avez pas trouvé le « mot incantatoire ». Ce grand solitaire, dont la perpétuelle retraite agaçait tout le monde, n'aimait pas les nouvelles amitiés et je l'appris à mes dépens lorsqu'un jour, au Café de Versailles où il était arrivé avec son exactitude militaire, je lui proposai de déjeuner chez un écrivain ami qui désirait faire sa connaissance. Le rouge de la colère au front, il bondit en s'écriant :

— Jamais ! Jamais ! Je suis venu déjeuner avec vous, un point c'est tout ! Lorsque j'étais adolescent et que ma famille voulait me faire connaître certains amis ou parents, je sautais par la fenêtre pour fuir ces rendez-vous improvisés.

Emporté aussi comme la jeunesse, je lui criai qu'il n'était qu'une vieille culotte de peau et je partis en claquant la porte du restaurant. Bien entendu, quelques jours après, nous déjeunions ensemble en riant de cet accès de mauvaise humeur.

La vie nous réunissait et nous séparait alternativement. La guerre venue — la dernière — je résidais à Paris, avant que les Allemands ne m'eussent expulsé *manu militari*. Ils avaient quelques motifs de me détester, car j'avais dirigé à Bruxelles un journal clandestin, *L'Alerte*. Montherlant, soldat blessé de la première Grande Guerre, désirait s'engager. On refusa ce volontaire. J'eus le bonheur de lui rendre un menu service alors qu'il s'était réfugié à Nice dans la première année de l'occupation. Un jour lugubre entre tous, accompagné d'un ami qui parlait l'allemand, j'allai à la Banque de France. Dans la salle souterraine des coffres-forts, un écriteau digne de *l'Enfer* du Dante, était rédigé en français et en allemand : « Ne respirez pas trop, afin d'économiser l'oxygène ». Des soldats qui n'étaient que des

antiquaires de Berlin en uniforme feldgrau, faisaient sauter les coffres, raflaient l'or, caressaient les objets de prix avec une délectation d'amateurs, et mettaient volontiers dans leur poche l'objet à leur goût. Comme Montherlant s'était trompé en m'envoyant de Nice le chiffre de son coffre, il fallut faire appel au patient savoir-faire d'un serrurier spécialisé.

Pendant deux matinées, il essaya les multiples combinaisons de la serrure à cinq chiffres. Raide comme la statue du Commandeur ou comme un général allemand, je me tenais debout tandis que mon compatriote transmettait mes paroles : « Son Excellence ne permet pas que l'on fasse sauter le coffre ». Cette race allemande a la hantise du gradé et le respect de l'homme autoritaire. Lorsqu'enfin le coffre s'ouvrit, le préposé au dépouillement fouilla d'un air distrait la boîte de cigares qui contenait quelques louis d'or, et à côté partout, des cahiers manuscrits ainsi qu'une certaine somme dont on me délivra un reçu. D'un air affable, le soi-disant soldat me dit : « Ces écrivains n'ont pas beaucoup d'argent ».

Mon départ fut salué d'un garde-à-vous « correct ». Je n'avais pas cessé d'affecter une raideur de hobereau poméranien.

L'atroce guerre continua. Je vivais des nuits d'insomnie, de rage et d'angoisse en écrivant mon livre *Cette France que nous aimons*, qui a vieilli comme moi-même. Il fallait beaucoup d'optimisme pour ne pas céder au découragement devant le siècle futur où la « paix allemande » s'avérait si probable. La radio de Londres nous donnait de l'espoir pour toute une journée, mais à la radio berlinoise le traître de Stuttgart finissait toujours ses parlottes en français par ces mots qui crispaient à juste titre mes amis suisses : « Le petit suisse se mange toujours à la fin ». L'univers semblait à la merci d'un mauvais réveil de l'Ogre.

Au cours de l'après-guerre, la renommée de l'œuvre de Montherlant monte de jour en jour, et le théâtre lui donna un public sans cesse plus nombreux. Comme les grands Italiens de la Renaissance, il sait qu'un artiste complet doit élargir son génie en jouant de toutes les cordes de l'âme. Poète, dessinateur, romancier, dramaturge, critique, essayiste, orateur, il est l'un des grands-maitres de la prose française, parvenu à la gloire des classiques. Désormais inattaquable, malgré les jalousies et les rancunes de certains confrères, il est devenu l'un des plus grands écrivains français contemporains.

VENTURA GARCIA CALDERON.